

## Cent-vingtième

# LETTRE OUVERTE aux Ecrivains de Belgique

Equinoxe de l'automne 1982

Mes chers Confrères,

Pour avoir imprimé un alexandrin techniquement impeccable :  
«Monsieur le directeur, soyez le bienvenu»,  
un ami me reproche d'avoir voulu dénigrer ce vers illustre.

Je plaide non coupable. Mon propos fut de montrer que le vers  
le plus prestigieux de la langue française se prête à tous les usages,  
même à des tours familiers. J'en appelle aux anthologies où j'ai trouvé  
des exemples sans réplique. Oyez :

«L'appartement modeste au fond de la banlieue»

.....

«Deux autobus se tassèrent au carrefour»

.....

«A huit heures, la gare était mal éclairée»

.....

Ces vers, dûs à trois académiciens éminents, ennoblissent le style  
familier. Louons ces ennemis de la pompe de ne dédaigner ni la gare,  
ni l'autobus, ni l'appartement modeste. Qui sait d'ailleurs quelles  
pensées profondes se cachent sous ces mots d'une apparence si banale ?

Les douze pieds de l'alexandrin ménagent parfois des surprises.  
Tantôt entraîné par son idée, tantôt par le nombre, l'auteur obtient  
des effets inattendus. A cause de l'emploi d'un verbe réfléchi, des  
plaisantins se sont moqués de Corneille. Pour avoir aligné ces mots  
dans «Polyeucte» :

«Et le désir s'accroît quand les faits se reculent...»

D'où est née la réplique célèbre :

«Et vingt fois dans son sein ce fer a repassé».

La malice trouvera toujours à s'exercer. Pierre-François Tissot, de l'Académie française, ne fut-il pas brocardé pour avoir écrit :

«La vache paît en paix dans un gras pâturage.»

Il s'en dégage une leçon, tous les vers ne sont pas faits pour être clamés à haute voix.

J'ai plaidé pour l'alexandrin afin d'offrir un garde-fou aux poètes dont le lyrisme coule comme d'un fût débordé. La liberté, nous le savons, est la chose la meilleure au monde, à condition de savoir la maîtriser. Entre le vers d'un pied et celui de vingt-cinq, des tas de mètres gambadent avec une totale fantaisie. Mais quelle que soit leur longueur, ils frappent de nos jours par l'économie des moyens. L'image est tombée en désuétude. Plus personne ne verra dans les nuages «des pompons de poudre de riz», comme ce fut le cas de Saint-Pol-Roux. J'aime ce symboliste délirant pour qui jouer du piano se traduit par «apprivoiser la mâchoire portée de bémols d'une tarasque moderne.»

Nos poètes ont renoncé à ces falbalas. Supprimés atours et affiquets ! Ils vont à l'essentiel. Ils dépassent même le ton familier des maîtres que j'ai donnés en exemple, en parant les mots choisis, d'allure parfois banale, d'un sens singulier, et destiné à faire les délices d'amateurs de jeux difficiles !

Comme le grand nombre est signe de prospérité, la poésie se porte à merveille. Les recueils abondent. Dans maints endroits les poètes déclament devant des auditoires choisis. D'aucuns occupent même des murs, tels les tabellions et autres marchands d'orviétan.

Tous les genres s'affirment, de la nudité télégraphique à l'abondance torrentielle. Mais si tous sont lourds de significations multiples, celles-ci se cachent derrière des écrans protecteurs. Participant obscur de ces fêtes ésotériques, le lecteur peut voguer de l'abrutissement intégral à la béatitude extatique.

Dans la poésie, tout est surprise. Et délectation. L'autre jour, feuilletant un petit laboratoire littéraire nommé «Vérités» et dans lequel elles s'étaient, en effet, nombreuses, je tombe en arrêt devant un poème signé Werner Lambersy :

«Vers des hauteurs dénudées  
où attendre debout  
à jeûn  
presque sans forces  
non loin de la carcasse  
aux odeurs fortes  
dans le recul respectueux  
devant la nécessaire profanation»

Et bien, vous ne me croirez pas, mais, sans réfléchir, m'abandonnant à mon stylo soudain frénétique, j'écrivis :

«Vers des profondeurs boisées  
où se caler assis  
repu  
tout en puissance  
très près du beau corps  
aux parfums suaves  
dans l'élan vertigineux  
devant l'importune jubilation»

Puissance d'une suggestion se traduisant par un indéniable mimétisme ! J'en demande pardon à l'auteur. C'est incompréhensible. Comme le poème lui-même.

D'autres faits ne sont pas moins troublants. Je pense à l'incantation pouvant naître d'un simple découpage. Par exemple cette phrase : «Elle est rentrée dans le rang comme on entre dans les ordres». Cela vous semble de la prose ? Nenni. Voyez :

Elle  
est  
rentrée  
dans le rang  
comme  
on entre  
dans les ordres

Cette simple mise en tranches en fit une œuvre signifiante, digne de figurer dans une anthologie. Honneur à Lucie Spède, auteur de cette merveille !

A l'autre bout de la gamme, l'abondance s'éploie en élans majestueux. Voici un échantillon, extrait, lui aussi, d'une anthologie. C'est la noble fin d'un long poème :

«La caravane publicitaire des annonceurs pourra vendre du chewing-gum quand nous serons arrivés».

Ces vocables, si prosaïques d'apparence, cachent une poésie sous-jacente difficile à déceler, mais insidieusement présente. C'est du grand art et tant pis pour les bouchés qui n'y comprennent rien.

Des évidences s'imposent. A l'heure où les galaxies se multiplient sous l'œil ébloui des astrophysiciens et que les neutrinos se conduisent mal à l'égard des spécialistes, à l'heure où l'on discute Einstein tout en contestant Freud, les poètes à la page s'affirment, eux aussi, hommes de leur temps et nous mettent à l'épreuve. Et tant pis pour les attardés, ces fidèles d'une poésie sans apprêts.



Vous l'avouerais-je ? Il y en a de charmants. Je pense à Maurice Carême, le bucolique attendri, à Paul Neuhuys, le gavroche fantaisiste. Ils ne plurent jamais aux savants constructeurs de vers alambiqués et lointains patronymes du héros Akademos. Je pense à ce cher Armand Henneuse, «le plus petit éditeur de France», comme il se plaisait à se nommer, qui, avec des moyens dérisoires, publia tant d'auteurs de son pays — Max Elskamp, Franz Hellens, Marcel Thiry, Robert Guiette, Norge, Marcel Lecomte, René Blicck, Alain Beckers, Paul Neuhuys et j'en oublie — sans que la Belgique officielle ou littéraire s'en émût. Poète lui-même, auteur de ce recueil rare «Les roses grises», composé au camp de Mauthausen, je me permis un jour de le recommander à la direction des «Midis de la Poésie» car il était, de surcroît, bon conférencier. Je ne reçus aucune réponse. Selon la politesse d'aujourd'hui, donc un refus.

Rien ne le peint mieux que ce petit poème intitulé «Leurs jambes pour toute monture»

Oui, ce sont de bizarres touristes  
qui vous toisent dans nos villes tristes  
scandant des chansons du Walhalla  
«Maréchal, maréchal, nous voilà»

Plus d'un chancelle au retour de Steyr  
à tel raidillon le cœur défaut  
le paladin porté par ses pairs  
doit défiler devant les gerfauts

car il est interdit de mourir  
avant la fin de l'appel du soir  
au sein du wagnérien crépuscule  
totalitairement ridicule.

Modernes ou attardés, qu'importe ! Que vive la poésie ! «mais — comme l'écrivit André Thérive, sagace critique oublié — ne confondons pas ce qui vit avec ce qui survit, ce qui n'a que le mérite de vivre aujourd'hui, ou d'avoir vécu hier, avec ce qui a l'honneur de vivre depuis toujours.»

ROGER AVERMAETE.

#### UNE JUSTIFICATION NECESSAIRE

Pressé par un ami de publier un manifeste politique, j'ai d'abord refusé net. Avec des motifs sérieux : je ne suis d'aucun parti et je vote toujours blanc. Mais il m'a soutenu que l'amitié planait au-dessus de ces viles contingences et je me suis rendu à ses raisons.

Le texte n'est pas signé. Je n'aime pas cela. Mais l'auteur m'a promis qu'il révélerait son identité en grand sur une affiche où son nom serait accompagné de son image qu'il juge, à l'instar des ténors de la politique suffisamment avantageuse pour l'offrir à l'admiration des passants.

R.A.